

Fernando Meirelles

« L'homme après 6 000 ans de civilisation reste au bout du compte un être primitif »

Ismaël Houdassine

Numéro 257, novembre–décembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Houdassine, I. (2008). Fernando Meirelles : « L'homme après 6 000 ans de civilisation reste au bout du compte un être primitif ». *Séquences*, (257), 35–35.

FERNANDO MEIRELLES

« L'homme après 6 000 ans de civilisation reste au bout du compte un être primitif »

Après *La Cité de Dieu* et *The Constant Gardener*, le réalisateur brésilien Fernando Meirelles continue avec son quatrième film, *Blindness*, son exploration humaniste en dénonçant les travers de l'humanité. Cette adaptation de l'œuvre littéraire du prix Nobel José Saramago réunit une distribution internationale prestigieuse qui va de Gael García Bernal à Julianne Moore, en passant par Danny Glover et Mark Ruffalo. De passage au Festival international des films de Toronto, le réalisateur s'entretient avec Séquences.

ISMAËL HOUDASSINE

La version en salle de *Blindness* est différente de celle qui a fait l'ouverture du Festival de Cannes. En quoi consistent ces changements et pourquoi l'avoir modifié ?

Les différences se situent uniquement sur les voix off, que je voulais durant le montage inclure dans le film. Nous étions, l'équipe et moi, très pressés puisque le Festival de Cannes arrivait à grands pas. Il fallait terminer de monter le film au plus vite. C'est durant la projection publique cannoise que j'ai découvert *Blindness* en entier. J'ai alors réalisé que les voix off ne convenaient pas du tout. J'ai décidé de retravailler le film en retirant la majorité d'entre elles. À mon avis, elles dévoilaient un peu trop la trame du récit. Mais vous savez, je ne suis pas le seul à avoir fait cela. *Le Che* de Steven Soderbergh ou *My Blueberry Nights* de Wong Kar-Wai ont également été remontés après Cannes. Ce n'est donc pas un procédé exceptionnel.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans l'œuvre de l'écrivain José Saramago ?

C'est un livre captivant. En 1997, je me souviens l'avoir lu d'un seul trait tant l'histoire était prenante. D'ailleurs, j'ai tout de suite voulu l'adapter, mais l'auteur ne voulait pas vendre les droits. Six ans après, voilà que les producteurs m'appellent pour me proposer le script¹. Le roman est très complexe et contient beaucoup de possibilités d'adaptation. C'est à la fois un drame psychologique, politique et social. Il fallait que je fasse des choix pour exprimer à sa juste valeur toute la substance que contient une telle œuvre. C'est, je crois, le projet le plus difficile que j'ai eu à faire. Ce n'est pas une histoire sur une maladie. C'est une métaphore sur notre incapacité de voir, de nous voir ou de voir les autres.

À l'instar de vos films précédents, *Blindness* est un film engagé. Vous n'hésitez pas à dévoiler les côtés sombres de l'être humain, son égoïsme, sa cupidité, son chacun-pour-soi.

C'est tout de même un film qui reste différent de ceux que j'ai réalisés jusqu'à présent. *The Constant Gardener* est presque un documentaire, basé sur la réalité. Tandis que *Blindness* est une pure fiction. Ce qui m'a attiré dans cette histoire, c'est cette proximité avec la barbarie. L'homme, après 6 000 ans de civilisation, reste au bout du compte un être primitif. Encore de nos jours, c'est l'instinct qui prime. Prenez les personnages que jouent Mark Ruffalo et Gael García Bernal. Tous les deux sont des leaders, mais lequel choisir ? Celui qui garde encore une certaine éthique mais qui n'est

pas capable de nourrir ses compagnons ou l'autre, un être plutôt immoral, mais avec qui vous êtes certain de manger ? Avec le ventre vide, le choix est rapide. Toutefois, l'espoir est permis.

Vous avez construit *Blindness* en trois parties, comme s'il y avait plusieurs films en un.

Chaque partie correspond à des périodes précises. Le récit m'a en quelque sorte poussé à réaliser différemment ces périodes. La première partie est réaliste, c'est notre vie de tous les jours. C'est très classique. La seconde, par contre, a été plus complexe à réaliser. C'est le moment où les personnages sont frappés de cécité, excepté l'épouse du médecin. Mon intention était que le spectateur puisse s'identifier à ce mystérieux mal. J'ai utilisé des images floues et les couleurs blanches. Le son est décalé, car lorsqu'on est aveugle ou qu'on le devient, c'est le son qui nous parvient en premier, d'où une certaine narration. Quant à la dernière partie, les couleurs s'assombrissent, les plans s'élargissent. L'individu devient un détail dans un environnement plus vaste.



Les acteurs dans votre film viennent d'un peu partout sur la planète. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

C'était important, selon moi, que le casting soit international. Cette histoire peut se dérouler dans un endroit quelconque. Je ne voulais pas nommer un lieu précis. Ainsi, n'importe qui peut s'y reconnaître. J'ai réalisé *Blindness* en anglais, mais les acteurs gardent leur accent. Ce qui est primordial au fond, c'est le comportement humain, sa nature et non pas le régime politique, le pays ou la religion.

¹ Écrit par le Canadien Don McKellar.